

Le livre des beaux [Fortsetzung]

Autor(en): **Bey, Fazyl**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **12 (1944)**

Heft 9

PDF erstellt am: **20.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE LIVRE DES BEAUX

par Fazyl Bey

Le bon accueil que nos lecteurs ont bien voulu réserver à l'extrait du „Livre des Beaux“, publié dans le dernier numéro du „Cercle“, nous permet de reproduire encore un chapitre de ce charmant volume. Nous en sommes d'autant plus contents que nous manquons de matériel pour composer la partie française de notre feuille.

Nous espérons vivement que nos amis romands auront pitié de nous et ne nous laisseront pas trop longtemps en panne. On dit que les calmes jours de l'automne créent une douce atmosphère de repos, tout spécialement propice à des travaux littéraires. Nous serions enchantés si nos collaborateurs et lecteurs welsches étaient pris par cette fièvre d'auteur — au profit de notre modeste feuille „Le Cercle“. La rédaction.

Je me promenais aux îles des Princes. Le fidèle Saphir Agha était mon seul compagnon. J'avais envie de méditer. Je fis donc amarrer le bateau dans ma retraite favorite, une baie de Halki, profonde, au contour gracieux, au rivage verdoyant et hospitalier.

Le soleil d'octobre échauffait doucement ma chair toujours friable, et le chant d'un oiseau invisible répondait à mes pensées.

J'allume une cigarette de tabac impérial. Je rêve à tant de Beaux que j'ai connus. Je me remémore les particularités de leur mérite personnel. Je regarde au loin décroître ou grandir sur la mer glauque les voiles d'un blanc terne.

Soudain les branchages d'un taillis vierge s'écartent, à ma gauche, et un jeune homme de quinze ans m'apparaît.

Il a les pieds nus; il porte un pauvre costume de petit homme à tout faire, et un fez incolore, amputé du gland; il m'éblouit pourtant dès le premier coup d'œil; mon cœur lui souhaite le bonheur et aspire à l'aimer.

L'apparition s'avance, avec une démarche de pèlerin.

Elle a les joues vermeilles, le front clair comme l'eau, la forme du visage ressemblant à la lune.

Elle a la grâce du cyprès d'Eyoub, la majesté d'Alexandre, et la beauté de Joseph.

Elle ramène l'heure printanière où l'amandier répandait ses fleurs argentées; elle évoque les matins du Paradis et le frisson de l'arbre Toubâ dans la brise que les jouissances d'élus embaument.

Elle possède le monde.

Elle lance des flèches qui ressuscitent, dans la nécropole de Scutari, les compagnons de Mohamet II.

J'invite le jeune homme à s'asseoir en face de moi. Il m'obéit, avec un sourire de sucre et des manières gentilles. Alors, je l'interroge:

— Diamant, fils de perle, qui es-tu? D'où viens-tu? Je brûle de savoir tout ce qui te concerne. Peut-être aurai-je l'occasion de te servir?

— Excellence, très vénéré Fazyl Bay Endérouni, ne t'étonne point que je connaisse ton nom: je t'ai vu passer en voiture découverte, sur le pont de Stamboul et je me suis renseigné auprès d'un changeur arménien.

„Quant à moi, je m'appelle Sabry-Kouny Bey. Je suis né en Syrie aux environs de Damas. Je ne connais ni ma mère ni mon père.

“A douze ans, j'allumais le four du boulanger Kurék à Khoums. On ne me battait pas: j'étais trop mignon. Mais on se querelait à cause de moi.

“D'ailleurs, on m'avait pour deux piastres.

“Une fois seulement, après une heure de tête-à-tête sous la tente, un marchand de Mossoul ou le chef de la caravane, je ne me rappelle plus très bien, me fit cadeau d'un quart de medjidié.

“Bref, je suis un vrai Syrien, fils de Syriens, j'aime le changement, les voyages et je suis venu chercher fortune à Constantinople.

“Aujourd'hui un Persan m'a invité à boire le vin de Chiraz ici, dans sa villa. Avant de me renvoyer, les convives, ils étaient 5, m'ont donné chacun un medjidié. Je suis riche!,,

J'emmène Sabry-Kouny Bey.

Saphir Aga dort dans sa cabine. Je frôle sur le pont une bouche de jasmin, des aisselles de musc, un beau sein d'ambre gris et des cuisses qui sont un jardin de roses.

Le jeune homme manifeste un cœur de lion et des sens de tourterelle, un caractère à la fois doux et chaud. Le clair de lune me rend fou.

Mes lettres d'amour à Sabry-Kouny Bey commencent toujours par des termes pieux et solennels: je lui donne des conseils d'un Cheikh à son disciple. Mais je continue en baisant ses joues de pêche, ses moustaches d'hermine et je glisse des mots à double sens et des acrostiches voluptueux parmi les sentences mystiques. Et ce bijou de Syrie m'inspire d'innombrables poèmes.

Nous goûtons quelques semaines de bonheur, dans la gaieté mi-claire mi-foncée de Prinkipo.

Mon favori n'a pas encore seize ans.

Il organise des cavalcades bariolées, dignes d'un Emir du Maroc.

Le matin dès qu'il fait soleil, nous envahissons le bois de pins.

En avant galopent, sur des chevaux de pur-sang arabe, une vingtaine de domestiques en costumes de toutes les couleurs, et de Hodjas aux larges turbans verts.

Au milieu, nous voilà, Sabry-Kouny Bey et moi, dans une victoria que traînent, au trot, des mules espagnoles.

Le soir je m'offre le spectacle d'un concours de danse. Mes serviteurs Odalek, Djivelek, Tuysuz et Sabry-Kouny apparaissent, chaussés de sandales rouges, vêtus d'une courte chemise de gaze verte et coiffés du haut bonnet grisâtre des derviches tourneurs.

Ils exécutent alors, au son de flutes invisibles, un ballet du ventre, de la croupe et du reste, qui surpasse en fantaisie lubrique la cordace des Athéniens.

Le divertissement achevé, je décerne le prix à Sabry-Kouny, et je le lui octroie, séance tenante, triplement.